



CONTEMPORARY FICTION

TITLE: La Ligue des pêcheurs (Short Story Collection)

AUTHOR: Marija Andrijašević

PAGES: 124

PUBLICATION DATE: OceanMore, 2024

RIGHTS HOLDER: author

contact: 4ndrijasevic@gmail.com

Le recueil *La Ligue des pêcheurs* se compose de dix nouvelles dont les héros et les héroïnes, dispersés sur la presqu'île de Split et sur une petite île qui pourrait faire partie d'un archipel imaginaire rattaché à Split, vivent les vies propres aux pêcheurs de la terre ferme. Ils ont lancé leurs hameçons et leurs filets, ils ont de bonnes cannes, mais quand ils remontent leurs lignes, ils savent que tout ce qui a mordu n'est pas nécessairement beau à voir. Ils remontent du bon comme du mauvais, la vie sous tous ses aspects, car ils sont ancrés à terre, et que la prise dépend de ce qui a bien voulu entrer dans le golfe avec la pleine lune.

Ce sont des ouvriers qui traduisent Kipling mieux qu'Ivo Andrić sans la moindre ambition de gloire, des adolescentes qui photographient pour survivre à leur angoisse existentielle, des bibliothécaires qui écrivent mieux que les écrivains, des chanteuses qui composent leurs plus grands hits sur les banquettes de posidonies, des amantes qui se découvrent au détour d'un hôtel de luxe, des jeunes garçons qui peuvent encore nous étonner et nous décevoir.

La Ligue des pêcheurs réunit tout ce pourquoi nous aimons lire Marija Andrijašević : des personnages complexes, une langue alerte et foisonnante, des dialogues convaincants et des histoires qui, par leur humour discret, vous feront mordre à leur hameçon.

Marija Andrijašević (Split, 1984) a obtenu un BEP commerce à Split 2001, avant de décrocher son baccalauréat professionnel aux cours du soir du lycée technologique de commerce de Zagreb en 2008. Elle a ensuite étudié la littérature comparée, l'ethnologie et l'anthropologie culturelle à la Faculté de lettres et de sciences humaines de Zagreb, études qu'elle a conclues par un Master en 2015. Elle se fait connaître sur la scène littéraire avec son premier recueil de poésie, *David, si tu savais ce qu'ils m'avaient fait*, lauréat de la sélection « jeunes poètes » du prix « Ivan Goran Kovačić » en 2007. Les poèmes de ce recueil ont été sélectionnés dans diverses anthologies croates et traduits dans plusieurs langues. En 2021, elle publie son premier roman, *Une Terre sans crépuscule*, lauréat du prix Tportal du meilleur roman croate de l'année et du prix régional de littérature féministe Štefica Cvek. Son deuxième recueil de poèmes, *Fondation d'une maison*, est paru en 2023 et a remporté en 2025 le prix « Ivan Goran Kovačić » du meilleur ouvrage poétique de l'année. Elle vit et travaille à Zagreb.

Marija Andrijašević
La Ligue des pêcheurs

traduit du croate par Chloé Billon

GORANKA

Ma mère racontait toujours que j'étais née en trois contractions, à la différence de mes frères et sœurs bien plus âgés qui lui en avaient bien fait baver. Premier box, les jambes en l'air, une contraction, deux, trois, et me voilà. Elle racontait aussi qu'elle redoutait cette grossesse à la fin de la quarantaine, que je l'avais bien eue, comme la ménopause, comme son kyste ovarien, comme la vie, du reste. Elle racontait aussi que j'étais le plus beau bébé de la maternité, avec de grosses joues, d'épais cheveux noirs, le ventre plat, les bras et les jambes bien proportionnées, propre et (elle insistait toujours sur ce point) avec de jolis doigts et les ongles longs. Elle racontait qu'alors déjà, tandis qu'elle m'allaitait à la maternité en étudiant mes paumes, elle savait que je ne serais pas comme les autres enfants de notre village, que je serais faite pour des choses belles et élégantes, et que j'aurais la vie facile. Comme pour ta naissance, tu te tireras toujours de tout en un claquement de doigts (elle joint le geste à la parole), alors que tes frères et sœurs... eux, le moindre sou, ils devront le gagner trois fois. Elle ne m'a jamais dit, et je n'ai jamais osé lui demander, si c'était pour ça qu'elle ne m'avait pas épargnée, si c'était pour ça qu'elle m'avait plus souvent et plus ouvertement exposée à la dureté de la vie que mes frères et sœurs, et si, au final, elle m'aimait moins pour cette raison. Pourtant, quand elle a lu l'une de mes nouvelles que je lui avais apportée sur les épreuves impression, qu'elle l'a lue à la fenêtre du salon où elle avait suffisamment de lumière, et quand je lui ai demandé comment elle se sentait maintenant qu'elle voyait toutes ses contractions réunies en une histoire, elle a répondu : Je regrette de ne pas avoir pu en faire plus pour toi.

« Je serai gentille, je serai gentille ! » hurle votre héroïne de quatre ans tandis que son père se défoule sur elle à coups d'épaisse ceinture, ceinture que vous décrivez comme « un ceinturon de huit doigts de large, hérité du grand-père avec le mauvais caractère ». C'est le début de la principale nouvelle de votre premier recueil de nouvelles, lauréat de nombreux prix, *La Ligue des pêcheurs*. Il semble que ce soit précisément ce ton de supplication qui offre une lecture différente des autres nouvelles du recueil, lesquelles, en substance, traitent de la pauvreté et se muent en un récit quasi-fantastique. Je veux dire, le lecteur *moyen* est choqué au point de se demander : est-ce que c'est bien vrai ? »

Qu'est-ce qui est bien vrai, je réfléchis mais je ne réponds pas à la question. Est-ce que c'est bien vrai dans le contexte de quoi ? De la littérature ? Du genre ? De l'autofiction ? Du biographique ? De la fiction ? De la vie ? Du désir de connaître l'immortalité, que la vie de ce monde se sublime en phrases, car l'ici-bas s'était perdu dans les cris « Je serai gentille, je serai gentille ! » pas seulement quand mon père me battait, mais aussi quand mes partenaires me trompaient, me mentaient, m'embrouillaient, m'utilisaient comme source d'argent, de services et de soutien psychologique gratuit, et moi, je ne voulais pas, je ne pouvais pas penser de moi que je serais, si je leur faisais faux bond, égoïste, gâtée, têtue, confiante (en moi), incisive, grande gueule, dure, sévère, et à cause de tout cela : méchante ?

« Je serai gentille, je serai gentille ! », oh, combien de disputes et de discussions pénibles n'ai-je pas accueillies de cette promesse, silencieuse, intérieure, je brisais quelque chose en moi à coups de ceinturon de huit doigts de large, vous auriez dû voir mon père comme il le révérait, comme il le polissait et l'entretenait, vous auriez dû voir tous mes pères, l'éclat qu'ils avaient dans les yeux quand je négociais, disais une chose, mais tout ce qu'on entendait était « Je serai gentille, je serai gentille ! »

J'écris : Excusez-moi, pourriez-vous reformuler cette question, elle implique que vous êtes ou que mon lecteur est moyen, alors que je suis convaincue, fermement, que mon lecteur, et si vous voulez ma lectrice, est tout autre chose.

À Kopilica, d'abord, il n'y avait que mon père et moi. Une maisonnette, moitié baraque, moitié garage, cabane à outils. Mon père était débrouillard et habile de ses mains, et il en a rapidement fait un lieu de vie décent. Il a réparé les murs, trouvé de nouveaux encadrements de fenêtre dans une vieille maison abandonnée et les a adaptés aux nôtres, il a rapporté du chantier naval une grille pour faire sécher le linge, une porte de garage et d'entrée en fer et en verre armé, mais tendue d'un épais rideau côté intérieur. Avec le temps et l'aide de mes frères et de ses collègues de travail, il a fermé le plan en L de tous les côtés et monté un étage. Alors, ma mère aussi est arrivée du village, ma mère qui avait refusé de déménager en ville jusqu'à ce qu'elle parte en pension d'invalidité après s'être blessé le dos au travail. Mon père non plus n'était plus tout jeune, quand j'avais treize ans, il en avait déjà presque soixante, et quand il a eu fini la maison et en a brièvement profité, à peine cinq de plus. Malgré tout, il ne s'était pas laissé décourager ni par le fait de devoir soudain recommencer à zéro. Il avait reçu Kopilica en échange d'une parcelle de bonne terre fertile au village, il disait souvent que c'était une manne tombée du ciel, l'héritage qu'il nous laissait, et que si nous étions malins, quand la ville se souviendrait de cette friche, ça paierait au centuple. Le plus dur était de s'habituer aux trains, au bruit, aux gémissements, à la saleté, à l'huile de moteur dans tous les coins. La campagne me manquait. En ville, ces premières années où nous étions seuls lui et moi, et moi souvent aux fourneaux ou à la grille avec une pleine bassine de linge, quand ça le prenait, quand le diable entraînait en lui et cherchait une issue par les poings, je n'avais nulle part où me réfugier. Pas dans mon enfance, car je n'en avais pas eu, pas dans ma jeunesse, car elle n'était pas prometteuse, ni même sous un train, car même la finitude ne m'aurait pas sauvée de notre peine.

J'étais furieuse contre tout. Contre ma mère, mon père, mes frères, mes sœurs, mes institutrices, mes professeurs, les mères de mes amies et les mères de mes ennemies, mes amis riches, mes amis pauvres, ceux qui réussissaient en dépit des circonstances et ceux qui ne tenaient pas le coup même quand les circonstances étaient en leur faveur. Ceux qui m'énervaient le plus, c'étaient ceux qui n'avaient qu'à la trentaine, alors que je m'étais déjà bien endurcie, commencé à faire l'expérience des ordinaires coups durs de la vie (licenciement,

déménagements, mort d'une grand-mère ou d'un oncle, maladie du père ou de la mère), les qualifiaient de tragédies, se complaisaient dans la tristesse, la parachevaient en anxiété ou en dépression, souffraient jusqu'à annihiler tout ce qu'il y avait de beau en eux et dans leurs relations. C'étaient eux qui me pesaient le plus. Au début, je les aidais, ensuite, j'ai commencé à les fuir. Malgré tout, même dans ma fuite, j'étais furieuse. La colère m'envahissait comme d'autres le désir, l'ambition, le pouvoir. Elle envahissait mon corps tout entier, m'empourrait le visage, m'engourdissait les mains, me grillait les talons, faisait palpiter les cicatrices à l'intérieur de mes cuisses que je grattais dans mes moments de désespoir, comme celle sur mon ventre, je les massais puis les pleurais rageusement juste pour qu'elles disparaissent. Il m'arrivait de brouiller mes yeux de larmes au point que le monde entier se déformait, que les objets se faisaient plus distants, les murs plus blancs, le corps préservé, jeune, petit, avec encore une chance. Il y a longtemps, à confesse, le curé m'avait demandé ce que je pensais de Dieu, est-ce que Dieu pouvait m'aider si je m'en remettais à lui. J'avais gardé le silence. Réfléchi. Trop longtemps pour une confession. Il avait toussoté pour me presser. Plusieurs fois. Quand j'avais enfin ouvert la bouche, je lui avais dit : comment est-ce que quelqu'un qui a créé quelque chose d'à la fois si grand et si impuissant pourrait bien m'aider ?

On se débrouillera, avait dit ma mère. Je vais me renseigner. Elle va se renseigner. Je voulais prendre des cours du soir, je pressais le pas à la pensée que, quelque chose amortissait le saut dans mon talon à l'idée que je pourrais, à la fin du lycée technologique, étudier !, écrire !, être professeure de croate et d'anglais ! Ma mère voulait passer de sa retraite sur celle de mon père, qui était presque deux fois plus importante grâce à six ou sept annuités en Allemagne, pour lesquelles il avait cotisé en tant que jeune agent d'entretien dans un aéroport avant de rentrer au village, à sa femme et à ses enfants. Mais il fallait moi aussi me lancer dans la vie. Alors, elle s'était rappelé une fille du village qui avait perçu la retraite de son défunt père jusqu'à la fin de ses études à la fac. Mais comment aller à la fac avec juste un BEP ? C'était impossible sans cours du soir. Et les cours du soir étaient chers. Ma mère s'était plainte à une professeure de droit pour laquelle elle cousait chaque saison des pantalons en tweed et des manteaux à la dernière mode comme dans les magazines étrangers. Elle n'a qu'à s'inscrire aux cours du soir et à un BTS secrétariat-gestion en parallèle, ça, ça sera gratuit. Elle n'a pas besoin du bac général pour s'inscrire en BTS, avait-elle dit en essayant ses nouveaux vêtements, en s'inspectant dans le miroir. En même temps ? Tout à fait, elle ira aux cours du soir, mais s'inscrire en BTS lui donnera le droit à la retraite de son père, 70% de la pension environ. Quand elle aura fini les cours du soir et passé son bac, elle s'inscrira à la fac, et continuera à percevoir la retraite jusqu'à ses 26 ans ou à la fin de ses études. Nous avons fait comme ça, et mes frères et sœurs m'ont fichu la paix, maintenant, au moins, je servais à quelque chose. Avec le temps, j'ai trouvé du travail dans une boutique, comme extra en cas de besoin en dernière minute, c'était une aide précieuse pour eux et ils payaient bien. J'attendais avec impatience les cours du soir, de 19 à 21h tous les jours ouvrés et le samedi. Je n'étais pas obligée d'aller aux cours du BTS, et j'avais rangé mon livret d'étudiant dans le même tiroir que mon livret de travail. J'utilisais mes bons pour le restaurant universitaire, délestant ma mère de l'obligation de cuisiner, et moi de l'obligation d'aimer ce que je mangeais. Et c'est comme ça que ça a

commencé. C'est comme ça que j'ai commencé. Sur quatre fronts. Simultanément lycéenne, étudiante, ouvrière et retraitée.

La violence mise à part, la peur était insupportable. J'avais peur du noir, des bruits dans le silence de la nuit, j'avais peur de mes camarades vifs et agiles, j'avais peur de quiconque était rusé et intelligent, j'avais peur de mon père, il buvait, il cajolait la bouteille comme la vie ne l'avait jamais cajolé, pas plus que nous, il lui arrivait d'aller avec elle au lit, sur la table de nuit, objet de culte. J'avais peur de lui même quand il était sobre, il était imprévisible, de blagueur, il se muait en un clin d'œil en brute, personne au village ne détachait sa ceinture aussi vite que lui, et quand il frappait, il cognait, il cognait vraiment. Il soufflait comme une bête au-dessus de moi, tabassait jusqu'à ce que son épaule fatiguée ne l'avertisse qu'il fallait s'arrêter, alors, il s'asseyait, allumait une cigarette, essuyait son fouet de cuir avec un torchon de cuisine avant que le sang n'ait séché, éteignait sa cigarette, sortait de la pièce. Alors seulement, j'étais autorisée à me relever, sans un bruit, à reprendre ce que je faisais avant la râclée. J'avais aussi peur de mes frères, ils étaient déjà adultes et avaient hérité du caractère de mon père, eux aussi, ils les avaient battus, bien fait. Parfois, il se contentait de défaire sa ceinture, la lançait à l'un d'entre eux et disais : Cogne. J'avais peur aussi quand il était pris de remords, posait devant moi une assiette de nourriture et me disait mange, c'est maintenant qu'il faut manger, à ton âge, ton père avait tout le temps faim, si quelqu'un lui avait donné quelque chose à se mettre sous la dent... Qu'est-ce que l'amour comparé à la satiété ! J'avais aussi peur de moi. Dès que le tiroir plein de couverts se coinçait dans le buffet, je m'imaginai la mort de toutes les brutes, mais en réalité, je n'ai jamais versé le sang de quiconque à part le mien, avec le plus petit couteau, le dimanche avant le bain, dans la baignoire, à l'intérieur des cuisses, certes, ils me frappaient, mais ils n'auraient jamais osé regarder à cet endroit.

J'ai toujours su que quelque chose ne tournait pas rond chez moi, car depuis toute petite, j'ai un indescriptible besoin de revenir aux lieux et aux gens qui m'ont fait du mal. Peut-être parce que personne d'extérieur n'avait jamais réussi à s'immiscer dans notre huis-clos, quelqu'un de plus sage, quelqu'un avec un objectif qui aurait zoomé sur chacune des blessures que nous rendions invisibles au quotidien. Quand mes amis de la ville me demandaient comment c'était de vivre avec ma famille, comment ça avait été de grandir au village, je leur disais : C'était dur, mais il y avait des instants que nous essayions en vain de retenir, comme les marmites l'eau de pluie sous un toit troué, mais ces instants, nous nous en souvenions, nous raccrochions à eux de toutes nos forces. Par exemple, l'odeur du pain frais, le moment où on étale la pâte à pita sur la table basse, la bénédiction de la maison, les saints du village, la saison des pommes, des pêches, des noix, les baignades dans la rivière, l'odeur du savon sur le rebord de la fenêtre, au-dessus du lavabo en alu, la brise sur ton dos nu tandis que tu te passes de l'eau sur le visage et les aisselles, les pergolas pleines de raisin, les courges de taille record, ma mère

qui se repose en début de soirée du côté ouest de la maison, elle est baignée de soleil et on ne voit pas son visage ravagé, et ses mains, et son cœur, les oiseaux chantent, masquent nos cris et nos pleurs, la pauvreté. Mais parfois, quand la douleur menaçait de déborder de moi, et il fallait la cacher, je racontais que j'avais été témoin de la création du monde : Quand j'étais petite, alors, il n'y avait pas encore de violences domestiques, ni de féminisme, de politiques de classe, d'inégalité, si vous voulez, il n'y avait pas non plus de littérature, de poésie.

Après le bac, je suis allée acheter un livret de travail. Il était sur l'étagère à côté de mes livrets d'étudiant vides, le papier était de la même couleur et d'une épaisseur similaire, la couverture sentait pareil, et même si le livret de travail était sensiblement plus petit, l'avenir avec lui était sensiblement plus pesant. Je posais candidature partout où on m'envoyait à la table familiale, mon frère avait entendu dire qu'une chaîne de magasins s'agrandissait et cherchait, ma sœur avait entendu dire qu'une chaîne de boulangeries aussi s'agrandissait et cherchait, mon beau-frère était sûr à 100% qu'il fallait juste apporter mon CV dans le nouveau grand magasin, demander untel et untel, et le reste suivrait. Ma mère se signait et disait : à la grâce de Dieu, à la grâce de Dieu. Curriculum vitae. CV. Cé-vé. Ça ne se dit pas comme ça, ha ha. Il faut dire ci-vi, comme en anglais, pour faire bien. Dans mon CV, j'avais mon nom et mon prénom, mon lycée professionnel, les endroits où j'avais fait des stages et mes jobs d'été. Ça ne faisait pas beaucoup, mais si on avait additionné tous mes jours travaillés, j'aurais à dix-huit ans déjà eu un an et demi d'ancienneté. Mon père disait souvent que le travailleur n'a qu'une seule et unique tâche : faire ce qu'on lui dit de faire. Je suivais ses indications, mais... Sous les néons des centres commerciaux, ma subordination, contrairement à la sienne comme soudeur sur le chantier naval, était défectueuse, inutile. J'aurais dû être souriante, bienveillante, enjouée, les dents blanches, mince, jolie, féminine. Mais t'es géante, t'es pas faite pour être en boutique, tu prends trop de place, t'es faite pour l'entrepôt, t'es encore plus baraque que Goca au chariot élévateur, et Goca, mon interlocuteur avait levé les bras en l'air, décrit un rectangle dans l'espace, c'est un colosse, m'avait dit un employeur avant de jeter mon CV à la poubelle.

Mon père avait toujours eu des problèmes, de santé et de vie, et il les avait lui-même, peut-être par erreur, peut-être par déformation professionnelle, peut-être du fait de sa logique interne, de ses électrodes, embrassés jusqu'à ce que la mort l'en sépare. Il avait passé son enfance dans la pauvreté, travaillé quelque temps à l'étranger, appris le métier de soudeur, et était arrivé au chantier naval où il avait attendu la retraite. Il était de loin le meilleur dans son domaine, ils l'appelaient et le réclamaient en priorité, le payaient parfois le double, mais à quoi bon pour nous vu qu'il buvait le moindre sou. Le vin. La moustache toujours semée de gouttelettes rouges, il ne se léchait les lèvres que quand il avait fini la bouteille, recueillait sous son nez ce qu'il s'était réservé pour la fin. Il n'avait pas passé un seul jour de travail sobre, il était et précis et prudent, ce pourquoi sa mort nous a surpris. À moins que, tout au fond de nous,

peut-être que non. Il lui arrivait de souder sans masque, c'était là que résidait le secret de son excellence et, conséquence accessoire, de sa mauvaise vue. Il n'arrivait pas à estimer la longueur de la route, comme il disait, tout lui semblait décalé de côté, alors que c'était droit devant. Il n'acceptait pas les lunettes, s'en procurait de temps en temps des premier prix, remboursées par la sécu, qu'il lançait avec un plaisir tout particulier contre le mur quand l'un d'entre nous l'énervait. Sa dernière paire, il l'avait achevée deux ou trois jours avant sa mort. Le train de marchandises l'avait lentement déchiqueté lentement au son taka taka taka de chacun des wagons, nous, il brouillait un peu notre antenne, nous nous étions énervés qu'il mette si longtemps à passer au moment précis où nous regardions une série et nous fasse des interférences, ce n'est que tard dans la nuit que nous avons appris que dessous gisait mon père, ivre, mort.

Ce que j'aimais lire ! LIRE. Quand ils avaient commencé à vendre des livres en supplément des journaux, je m'étais mise à les collecter un par un, je les rapportais à la maison, certains, je les achetais, d'autres, je les cataloguais comme endommagés quand j'avais appris à faire les retours, j'en avais reçus certains en cadeau de mes collègues ou de mes patronnes, des livreurs de journaux. Dans mes stages en entreprise, à la pause, j'avais toujours un livre à la main, et personne ne s'est jamais moqué de moi. Je m'améliorais aussi à l'école, la professeure de croate avait remarqué que, dans mes devoirs, ma langue s'était affinée et que je ne faisais que de minimes fautes d'orthographe, elle avait aussi remarqué qu'en fin de ligne, je divisais bien le dernier mot entre deux syllabes et le renvoyais à la suivante, m'avait demandé où j'avais vu ça et qui me l'avait appris (ça ne pouvait pas être elle, car au lycée professionnel, nous n'avions pas de cours de grammaire et d'orthographe, juste de littérature), et je lui avais fièrement énuméré tous les livres que j'avais lus et le modèle de division syllabique que j'en avais déduit. Mon expression orale s'était elle aussi embellie, je parlais de manière plus claire, plus éduquée, avec une note de sophistication que l'on entendait rarement dans la cour de notre école. Ma professeure m'avait inscrite à un concours de la Société des gens de lettres croate. Il fallait écrire une biographie romancée du poète Tin Ujević. Je n'avais pas eu le prix. Mais j'avais eu une mention. Et un voyage à Zagreb aux frais de l'école. C'est peut-être à ce moment précis, à la gare de Zagreb dans la bouche béante de laquelle la lune se glissait telle une grosse langue arrondie, parmi les livres de la Société, en me promenant dans la Ville haute, lors de ma rencontre avec Zagorka¹, le face à face de Zagorka et Goranka, que je suis pour la première fois entrée en contact avec une vie bien plus grande que celle qui m'était destinée. D'où, sinon, aurait pu me venir ce désir d'être un jour écrivaine ? Et de rentrer avec cette idée à la maison, dans notre mesure délabrée à Koplilica, d'annoncer la nouvelle à mon père qui était déjà presque endormi, et qui avait sifflé entre ses dents à ma mère en visite pour le week-end : Toi, occupe-toi de ça, ça serait dommage de battre une grande fille comme ça.

¹ Marija Jurić Zagorka (1873-1957) : écrivaine et journaliste croate, militante pour les droits des femmes. Elle est l'une des premières femmes journalistes en Europe du Sud-Est. À Zagreb, il y a une statue à son effigie dans la Ville haute, rue Tkalčićeva.

Je n'avais pas fermé l'œil pendant trois mois. Notre médecin de famille m'avait fait une ordonnance pour des anxiolytiques, mais je n'avais été en prendre à la pharmacie qu'une seule fois. J'avais froissé le papier et l'avais jeté à la poubelle. La nuit, je fixais le plafond zébré des ombres des arbres, ne me mettait à pleurer plus fort que quand la composition du train de marchandises passait en grondant dans la gare voisine, réveillant tout le quartier, et m'envoyant aux toilettes laver ma cicatrice infectée et purulente. CP : 48 kilos. CM2 : 103 kilos. Quatrième : 145 kilos. Troisième : même la balance a ses limites. Du pain, donnez-moi du pain avec du saindoux, de la crème, du beurre avec du sel dessus, donnez-moi du gratin de pâtes, des curlys géants aux cacahuètes, donnez-moi du huileux, du grillé, du trop sucré, donnez-en moi pour mon argent, en quantité. Et ensuite, j'avais décidé de réagir, première année de fac, rendez-vous chez l'endocrinologue à cause de la barbe qui m'avait poussé d'une rouflaquette à l'autre, ovaires polykystiques, hypertension... et l'envie d'être désirable pour quelqu'un. Le réveil de l'anesthésie avait été difficile, j'avais des bandages autour du ventre, et la cicatrice annoncée de 70 cm était là à la place de la peau qui, à la différence des kilos, ne pouvait pas s'éliminer. Mais il y avait autre chose. Une erreur. Quelque chose mal fait. Car je ne sentais plus mon ventre sous mon nombril ni ne voyait mon sexe, juste une enflure dont, quand je l'étirais comme de la pâte, pointait le clitoris, une chute des organes dans l'entrejambe, dans la folie. Le chirurgien plastique avait décliné toute responsabilité, oubliant de mentionner l'argent qu'il avait reçu sous le manteau car il m'avait opérée en extra et sans liste d'attente, inventant un diagnostic pour justifier ce petit à-côté. Quand je demandais un deuxième avis médical, il m'envoyait chez des confrères qui m'assuraient qu'il était un bon praticien, et que j'étais folle. Plus personne ne voulait me recevoir ni m'écouter. Pendant trois mois, je n'avais pas dormi, me cachant même de mes frères, de ma sœur, de ma mère qui ne voulait plus avoir affaire à moi, car elle ne pouvait pas m'aider, et que tout le reste nous faisait honte. Particulièrement quand j'avais exigé du docteur qu'il admette, qu'il dise quelque chose, quand je l'avais traîné dans la salle d'attente du centre médical, avais baissé mon pantalon devant tout le monde et beuglé : C'est pour ça que vous avez fait des études ? Vous n'êtes pas docteur, vous êtes boucher ! Comment allions-nous pouvoir nous remettre de ça ? J'étais assise dans le bureau de l'assistante de mon département à la fac, j'étais venue annoncer que je ne présenterai pas mes examens, mon cerveau ne fonctionnait plus, investi par la douleur. Elle m'avait demandé quel était le problème et je n'avais pas pu lui dire, peut-être par honte parce que là d'où je viens, on ne se fait opérer qu'à l'article de la mort ou quand le dos a lâché, peut-être parce que je m'étranglais dans mes larmes, le visage fondu en une grimace atroce tandis qu'elle me caressait l'épaule en disant : Ça va aller, tout va s'arranger, pleurez, ça fait du bien.

Comment es-tu, Lectrice ? m'a demandé l'Écrivain au comptoir, entre le ronronnement de la trancheuse à salami et mon cœur qui se comprimait par terre, sous le moteur du réfrigérateur, entre les ventilateurs, terrifié, personne n'osait le tirer de là. J'ai fermé le livre. L'ai sorti du magasin caché sous ma veste comme un secret, redoutant cette question à la fois

si intime et si directe avant de dormir, au lit, le visage déjà traité à la lotion nettoyante et à la crème pour peaux acnéiques, les mains à la crème pour peau mature, sèche et crevassée.

Comment suis-je, Écrivain ? lui répliquais-je sans véritable intention de m'engager dans une discussion et de lire le livre jusqu'au bout, pour ne pas risquer de découvrir quelque chose sur moi, de m'effrayer moi-même, car j'en ai rencontré beaucoup qui se sont effrayés de quelque chose en eux, se sont refermés sur eux-mêmes ou sont devenus complètement fous.

Comment suis-je, Écrivain ? lui ai-je demandé, dis-moi, toi, et quand tu me répondras, sois doux, sois prévenant, car là où je suis, pour pouvoir ne serait-ce que m'apercevoir, il faut baisser la tête, s'accroupir, se pardonner à soi-même.

Comment es-tu, Lectrice ? m'a demandé l'Écrivain vingt ans plus tard, dans mon petit appartement de location, dans une cuisine de deux mètres sur deux qui ne pouvait lui donner une bonne image de moi. Comment es-tu, Lectrice ? a-t-il insisté.

Comme ça. Battante. Forte. Tendre. Dure. Têtue. Imposante. Quand j'ai enfin osé et me suis effrayée moi-même, ai appris à me connaître, moi aussi, je suis devenue complètement folle. D'amour, d'intimité, de mon corps.

Comment je vais, me demandes-tu à présent, Écrivain, tandis que je me prépare à tourner la page. Je te le dirai, sans retenue et sans croiser les doigts : Je n'ai plus mal nulle part. Et personne ne peut plus rien contre moi. Je vis.

LA GRANDE HELVÈTE

Garde-la, c'est ce que lui avait dit Suzy quand elle lui avait montré la banane pleine de billets. Garde-la, putain, ça va pas la tête, tu peux vivre trois mois avec ça. Ou nous emmener tous dans un hôtel de luxe, s'était-elle enflammée. À Tenerife, là où tu voulais aller mais tu as dépensé ton fric dans des conneries, ou quelque part en Grèce à Éros et Tanathos, on vivra comme des princesses pendant deux semaines, s'était-elle écrié une cigarette entre les doigts.

Je ne peux pas, Kata se débattait pour la forme, pour Suzy, mais en réalité, en son for intérieur, elle était décidée ; je ne peux pas. Je vais aller à la police. Je dois juste reprendre un peu mes esprits avant, c'est comme ça qu'elle s'était esquivée, feuilletant les billets du bout des doigts telle une véritable compteuse mécanique.

Je t'en voudrai, lui avait dit Suzy un sourire menaçant aux lèvres. Mais non, je blague, avait-elle ajouté, reprenant subitement son sérieux, fais ce que tu as à faire ; elle avait soufflé sa fumée en l'air et le ventilateur la lui avait renvoyée droit dans le visage. Moi aussi, je rendrais le fric, avait-elle dit en plissant les yeux, bien sûr, le plus important, c'est d'être l'honnêteté, de pouvoir marcher partout la tête haute. Robi ferait la même chose, avait ajouté Suzy, et Kata l'avait pris comme un signe. Il y a quelques mois, il lui avait emprunté sa voiture pour deux jours et la lui avait rendue un mois plus tard, sans merci ni chocolats. Comment s'était-elle débrouillée pour aller au travail, Dieu seul le sait. Et pour le Premier mai, quand elle avait réussi, de manière inespérée, à obtenir trois jours de congé, ils s'étaient incrustés dans la maison de campagne d'amis de son père, avaient fichu un chantier que Kata avait nettoyé tandis qu'ils buvaient le café au bord de la rivière en lui envoyant des messages comme quoi elle allait être en retard pour le barbec. Auquel ils ne l'avaient pas invitée. On a failli partir sans toi, lui avaient-ils dit, puis répété plusieurs fois.

Elle leur avait tout raconté. Qu'elle avait fini son service à la station-essence sur l'autoroute, qu'elle était pressée de rentrer chez elle et qu'elle avait eu envie de pisser dès qu'elle s'était engagée sur la voie rapide dans sa Twingo et que vraiment, mais vraiment, elle ne pouvait pas attendre d'arriver à la maison, encore moins se taper à toute vitesse la route depuis la forteresse de Klis la vessie pleine. Qu'à l'entrée de la voie rapide, vers Kurtović, elle s'était cachée dans un buisson, derrière la rambarde de sécurité, avait fait ce qu'elle avait à faire, et que dans les cheveux d'ange desséchés, comme au cœur d'un vase dans un salon surchargé de bibelots, elle avait trouvé une banane blanche. Elle avait le cœur qui battait à tout rompre, mais aucun des trois hommes qui s'occupaient de son cas, un en uniforme, deux en civils, ne l'avait remarqué. Ils lui avaient apporté du café, un paquet de bonbons Kiki, comme elle l'avait demandé et juste s'il y en avait. Personne n'avait pris les pièces qu'elle avait laissées sur la table. Ils avaient compté les billets, sans lui communiquer le montant, les avaient marqués et avaient convenu de quand faire passer l'info sur le site du ministère de l'Intérieur, sur

Facebook et auprès de ce journaliste, que ça sorte aussi dans le journal. Et qu'ils ne s'attendaient pas à ce que quelqu'un réagisse, il était très probable que ce soit l'argent de mafieux locaux, là-haut, c'était leur lieu de rendez-vous pour les règlements de comptes, les bastons, les cassages de jambes, les pactes, leurs petites *siestes*, avait ajouté le plus jeune, vous êtes la dernière chose à laquelle ils s'attendaient – un héros. Kata avait ri de ce sarcasme en uniforme.

Si je peux vous poser une question, c'est comme ça que Kata avait fini sa visite au poste, comment est-ce qu'on peut ne pas piger qu'on a perdu tellement de fric, j'ai l'impression que mon sac-à-dos est un bout de chiffon vide maintenant...

Mademoiselle, vous seriez surprise d'apprendre tout ce que les gens perdent sans jamais plus y prêter attention, avait répliqué l'agent en désignant du menton l'énorme tableau rempli de personnes portées disparues.

Envahie d'un sentiment mitigé de profonde horreur et de liberté, délivrée de son fardeau, Kata avait descendu l'escalier à la hâte, s'était arrêtée en bas et avait regardé à gauche et à droite, comme si elle choisissait son chemin pour la première fois de sa vie.

Et c'est comme ça que j'ai atterri ici, dit-elle à la fille sur la chaise longue à côté de la sienne, cadeau du propriétaire.

Intéressant, répond la fille en commençant à ranger ses affaires dans son sac.

Excuse-moi si je t'ai saoulée, Kata s'inquiète et se lève, mais la fille la détrompe, ce n'est pas elle le problème, vraiment, elle a juste d'autres obligations.

L'espace d'un instant, Kata se sent toute petite, et au lieu de se jeter dans la piscine ou de se promener jusqu'à la plage toute proche de l'hôtel S, elle tient par la force de sa volonté, comprend qu'elle ne l'a pas beaucoup entraînée et que de tous ses points, sa volonté est le plus faible. Elle exhume son portable de son sac-à-dos et désactive le mode avion. Elle se sent soudain nauséuse, et se jette dans la chaise longue. Elle arrive quand même à supporter la lecture de quelques dizaines de messages, notifications au sujet de publications où elle a été taguée, mentions sur Facebook et Instagram. Elle reçoit aussi quelques messages l'informant que deux numéros, qu'elle reconnaît instantanément, ont essayé de la joindre une, deux, trois... Trop de fois. Elle a le dos parcouru de frissons. Ils la transpercent telle une centaine de petits shurikens. Elle s'enfonce dans la chaise longue, presse sa peau contre l'épais tissu de la serviette de bain et redirige les frissons vers sa gorge et son ventre. L'espace d'un instant, elle rapetisse encore plus et du coin de l'œil, encore en pleine crise, otage de son propre désespoir, elle remarque la fille qui peu auparavant bronzait à côté d'elle au bord de la piscine dans un costume impeccablement coupé et repassé, avec un badge tricolore sur la poitrine. Réceptionniste. Elle est réceptionniste, s'exclame Kata dans un cri de joie intérieur. La pensée qu'elle n'est pas partie à cause d'elle mais à cause de son travail remet ses poumons en marche.

Et ses longs cheveux blonds serrés en un chignon bas sur sa nuque fine, qui se débattent avec le col en soie de la chemise blanche et la toile estivale bordeaux du tailleur et, et, et, mais c'est bien sûr ! la jolie réceptionniste ! s'avoue-t-elle en s'excitant un peu dans son for intérieur. L'un des shurikens jaillit de son ventre et la jette dans l'eau douce de la piscine turquoise.

Salut, commence-t-elle à rédiger un message à Suzy, je voulais t'écrire... Elle efface tout. Retourne sur Facebook et voit qu'elle et Robi ont posté des articles sur la découverte de l'argent qui a été intégralement rendu à son heureux propriétaire. Pas de détails sur le montant, ni sur le lieu, qui est le propriétaire au juste, où se rendait-il avec cet argent, ce n'est pas précisé, pour ce qui est de l'identité de Kata, il est juste écrit *une Splitoise honnête*, et tout de suite en-dessous, un sondage : Si ça avait été vous, auriez-vous rendu une telle somme d'argent ? Réponses : a) oui, b) peut-être, c) non, d) jamais. Mais ces deux imbéciles l'avaient taguée et embarqué son nom dans un tas de gerbères, de roses, de tournesols, de soleils et de vagues, et maintenant, tout le monde demandait : Est-ce que c'est Kata, bravo Kata, quelqu'un avait même écrit félicitations Kata, comme si elle avait travaillé jour et nuit à quelque chose et en récoltait à présent les fruits, et un individu prévenant avait ajouté : J'espère qu'elle va payer sa tournée, ce à quoi Robi avait réagi par un émoticône de mains en prière. Et Suzy aussi, oui, Suzy aussi. Elle soupire. Répond à tous les membres du groupe qu'elle est en vacances d'été et qu'ils ne s'inquiètent pas pour elle. De toute façon, ils connaissent sa localisation, en cas d'urgence, ils peuvent la retrouver à tout instant. Sa mère lui envoie une photo de ses salades et de ses courgettes géantes dans leur petit jardin derrière la maison, et son père a changé la photo du groupe familial pour y mettre la sienne, à présent, sa tête émerge d'un trou dans le garage alors qu'il répare une voiture. Il sourit. Tout va bien, se dit Kata, on va tous bien. Elle envisage de jeter un œil aux conversations en silencieux qu'elle ignore depuis six mois, mais... Au-dessus de sa tête, sur la plage ensoleillée, passe un gros avion, et elle prend ça comme un signe. Elle presse l'icône du bout du doigt et disparaît sous son chapeau de paille.

Qu'est-ce que tu lis ? Elle détourne ses yeux du soleil et aperçoit la réceptionniste.

Un livre, répond-elle laconiquement en le posant sur sa poitrine.

Je vois bien, mais lequel, ça parle de quoi, insiste la réceptionniste.

Big Swiss, elle souligne le titre du bout du doigt, c'est sur une femme, Greta, qui tombe amoureuse d'une autre femme, mariée, la femme du titre, de son vrai nom Flavia, et ensuite, elle l'espionne par le biais des notes de séance qu'elle transcrit pour sa psy.

Est-ce qu'elles couchent ensemble ? La réceptionniste laisse enfin tomber ses mains dans son dos.

Oui, répond Kata.

Puis elles fixent toutes les deux un point dans le lointain. Kata prend soudain peur que la réceptionniste parte quelque part, et elle se hâte de lui détacher un morceau d'elle plus gros qu'elle ne le ferait d'ordinaire.

J'aimerais le traduire, lui dit-elle, je pense que ça pourrait faire un tabac, ajoute-t-elle.

Je croyais que tu travaillais dans une station-service sur l'autoroute et que tu ramassais du fric dans les prairies, rétorque la réceptionniste, soupçonneuse.

Ça, c'est les endroits où je fais ma crise d'identité, Kata réplique par une pirouette, mais sinon, je traduis. Et toi ?

Moi, je suis fidèle à ma description, conclut la réceptionniste en tapotant le badge sur sa poitrine, soulignant son titre. L'espace d'un instant, cette fermeté rappelle à Kata la Suisseuse peu encline au confort du livre, et elle veut faire un commentaire, mais la réceptionniste interrompt le fil de ses pensées. Tu vas avoir du mal à traduire ce titre, constate-t-elle avant de partir vaquer à ses occupations.

C'est ça, enfonce-moi, se dit Kata, comme si je n'y avais pas pensé moi-même. Elle repositionne le livre de sa poitrine sur sa tête puis se redresse, regarde autour d'elle et, une fois que la réceptionniste, à l'entrée du hall de l'hôtel, a complètement disparu de son viseur, elle inscrit au crayon en haut d'une page le nom qu'elle a réussi à entrevoir sur sa poitrine.

Qui suis-je ? Qui suis-je ? Qui suis-je vraiment ? C'est ce que nous nous demandons tous. Pas toi, bien sûr, toi, tu ne te poserais jamais cette question, regarde-toi, tu ressembles à une version hôtellerie-restauration de Sara Jo², à peine tu clignes de l'œil que tu penses que tu as déjà assez fait d'efforts pour moi, commence Kata en son for intérieur. Pauvre fille, se ravise-t-elle rapidement, s'adressant cette fois-ci à elle-même, qu'est-ce qui tu vas t'imaginer, c'est littéralement juste une employée de l'hôtel qui t'a saluée deux fois et échangé quelques mots avec toi. Mais quand même, ça la reprend, quand même, est-ce que ? Est-ce que tu... Non, vraiment, elle n'a abordé que toi et toi seulement. Du moins à ce que tu as pu remarquer. Car Dieu sait que ces jours-ci, tu n'as prêté attention à rien à part à ça sous ton nez, une scène suffisamment grande pour te cacher dedans. Tout est à un mètre de moi. Piscine, plage, solitude. Où sont les gens ? Tu ne nous ferais pas encore une petite angoissounette sociale, une petite dépressounette ? Mais où es-tu, enfin ! un cri s'échappe soudain de Kata.

Elle est dans sa chambre d'hôtel et on est samedi soir, elle est seule avec elle-même, la télévision en sourdine et quelques mini-bouteilles de vin vides, la plus petite personne du monde, pas plus grosse qu'une bobine de fil, même ses propres démons ne peuvent plus la retrouver. Elle se glisse près du livre, regarde la couverture et la retourne. *Une femme qui tombe*. Ou peut-être *Une femme en pleine chute*. La ressemblance est manifeste, pense Kata avant de s'endormir la tête plongée entre les oreillers, la bouche grande ouverte pour ne surtout pas s'étouffer.

La réceptionniste commence par toquer, tend l'oreille, ouvre et jette un œil à l'intérieur, puis informe la femme de chambre que tout va bien et qu'elle s'en occupe. Elle ouvre les rideaux, fait couler l'eau sous la douche et réveille Kata. Dans son demi-sommeil, Kata lui dit maman, maman, mais les lèvres de la réceptionniste ne cèdent pas un instant au sourire tandis qu'elle l'extrait du lit et l'accompagne sous le jet d'eau froide.

Ah, c'est toi, prend conscience Kata en coupant l'eau et s'essorant les cheveux quelques minutes plus tard, est-ce que tout va bien ? Est-ce que je dois partir ? Est-ce vous me jetez

² Sara Jovanović (Rome, 1993) : chanteuse de pop et mannequin serbe.

dehors ? Est-ce que ma *sieste* est finie ? Est-ce que c'est parce que j'ai mis la clim à fond et que vous voulez faire des économies ?

Tu es toujours aussi bavarde au réveil ? lui demande très sérieusement la réceptionniste.

Je suis du matin, répond Kata.

Il est deux heures de l'après-midi, rétorque la concierge en lui montrant l'écran de son téléphone.

Et merde, dans ce cas je suis... un mystère. Kata prend la serviette que lui tend la réceptionniste et s'enroule dedans. Elle essore une deuxième fois soigneusement ses cheveux au-dessus du lavabo. Pourquoi est-ce que tu me regardes comme ça, pense Kata, remarquant un brin d'agacement de l'autre côté.

Il y a deux personnes qui t'attendent dans le hall, une fille et j'imagine son copain, apparemment, tu les as invités, et ils sont légèrement impatients, explique la réceptionniste.

Kata sent une vague de faiblesse la submerger des talons au sommet du crâne. Mon Dieu, qu'est-ce qu'ils foutent ici, gémit-elle. Elle file chercher son téléphone sur le lit et pousse un cri. Mode avion désactivé, chat avec Suzy activé, elle lui envoie une photo d'elle dans le lit avec Jen Beagin et une mini-bouteille de vin, ainsi qu'un panorama de tous les grands classiques de la destination-spectacle : un bout de golfe, le lever du soleil et la mer qui ne doit encore rien à personne. Elle signe le tout de sa localisation et d'une diatribe comme quoi elle ne se souvient pas qu'un roman aussi bon ait jamais été écrit chez nous non pas sur une, mais sur deux, sur toute une brigade de lesbiennes, et imagine le tollé (*l'uproar*, oui, elle a écrit ça !) des *puritains* et la main dans la culottes des *alliés* quand ils pignent qu'il y a une vraie littérature dans laquelle les femmes baisent et vivent des vies complexes, au lieu de juste souffrir et réfléchir à la vie dans des asiles psychiatriques privés et publics. Et elle ajoute : et je ne te parle même pas qu'un tel roman ait été traduit. De la science-fiction !

Suzy ne répond rien, mais elle suggère qu'elle et Robi la rejoignent à l'hôtel.

C'est là, suppose-t-elle, qu'elle a fait un black-out. Mais non, non, elle s'est aussi inscrite sur LinkedIn, où elle a créé un faux profil de Silvio Berlusconi par le biais duquel elle a minutieusement espionné la réceptionniste. Elle a appris toutes sortes de choses sur elle, ou du moins sur son parcours académique. Lycée hôtellerie et tourisme, puis bac pro tourisme et culture, oui, elle se souvient de tout maintenant, maîtrise de psycho, puis quatre ans en Espagne, ensuite des boulots sur des bateaux de croisière... Elle va passer ça sous silence, comme si elle la tenait responsable de tout, pas vraiment, mais presque, car si elle n'avait pas cette manie des départs subits et si elles avaient échangé leurs numéros, si elle avait un compte Instagram ou si elles s'étaient ajoutées sur Facebook, et si elle avait pu lui dire je te trouve trop cool, elle lui aurait envoyé toutes les photos à elle, assorties d'une invitation à venir dans sa chambre faire une razzia sur le minibar et s'arracher les vêtements avec les dents. Alors que là, elle a dû COMPENSER. Elle sourit, perdue dans ses pensées, mais à la vision des treize appels manqués au cours de la dernière heure, un sentiment de panique l'envahit. Sauve-moi, n'importe comment, je t'en prie, s'il te plaît, débarrasse-moi d'eux, je ne peux pas, je ne peux pas, je ne peux pas, gémit-elle en regardant la réceptionniste avant de sombrer enfin en elle-même.

Je l'ai fait parce que ça fait partie de ma fiche de poste, mais à la fin de ton séjour, tu devras régler ces choses-là toute seule. Pour eux, lui explique la réceptionniste, tu es partie pour deux jours à la montagne, excursion organisée par l'hôtel, ok ? Je ne sais pas d'où j'ai sorti ce truc de tourisme montagne et mer. Moi-même, je ne me suis pas crue. Mais ils ont pris leurs cliques et leurs claques tout de suite, dit-elle en desserrant la lavallière de sa chemise de soie et en la laissant glisser dans son décolleté. Elle détache aussi ses cheveux, passe les doigts dedans, et ils lui encadrent instantanément le visage.

À la lumière du soleil du *beach bar* de la plage, et à l'aide de boissons hydratantes, Kata l'examine attentivement pour la première fois. Elle remarque que ses pommettes hautes lui soulèvent les lunettes de soleil quand elle parle. Un éclat de rire, et elles s'envoleraient complètement de son visage, et avec elles sans doute le fond de teint et le rouge à lèvres. Kata ressent une pression dans la poitrine, comme si elle s'était goinfrée de barbe à papa et n'arrivait pas à roter. Elle appuie plusieurs fois sur l'endroit où elle s'imagine que pourrait se trouver son diaphragme.

La réceptionniste la regarde et soupire.

Non, non, non, je t'écoute, Kata s'intègre enfin à la conversation, merci infiniment ! Je n'y serais pas arrivée toute seule... J'ai encore la tête explosée. Comme si quelqu'un avait joué au ping-pong avec toute la nuit. Et merci de m'avoir tirée dehors tout de suite, sinon, je me serais encore barricadée dans ma chambre.

Ahah, la réceptionniste se tourne vers elle, reflétant dans ses lunettes la mer toute proche, son miroitement et la plage aux chaises longues soigneusement disposées pour former la lettre C.

Kata s'absorbe dans la contemplation de deux filles au loin dans la mer. La première s'entête à monter sur les épaules de la deuxième, qui coule sous son poids. Et elle a beau avoir montré ou dit à son amie je ne sais combien de fois qu'elle boit la tasse, de la laisser tranquille, l'autre s'entête. D'abord, elles se crient un peu dessus, s'aspergent d'eau, gloussent, et on dirait que ce n'est rien de grave. Puis, tout se répète, et le hurlement de la fille coulée chasse la première plus loin vers le large. La deuxième se met à nager vers le rivage. Pour elle, c'est fini. L'autre continue à faire des tours, à chasser sa queue. Sa nageoire. Peu importe.

Kata se sent à nouveau se tendre, sa peau palpiter.

Tu penses que les gens peuvent disparaître sans que personne ne le remarque, même pas eux ? demande-t-elle très sérieusement à la réceptionniste.

Comment ça ? La réceptionniste lui demande de préciser.

Ben, qu'ils peuvent changer tellement qu'ils ne se reconnaissent plus, explique Kata.

Je ne sais pas, tout est possible, tranche laconiquement la réceptionniste. Pourquoi, pourquoi est-ce que tu te demandes ça ?

Parce que je soupçonne sérieusement que j'ai disparu, pense Kata. Ça s'est passé si lentement, plus lentement que la vie certainement, que je ne l'ai même pas remarqué. Un bout de chiffon vide sur l'épaule.

Tu sais à quoi je pense, lance la réceptionniste, brisant le silence, je pense au titre de ce livre, tu m'as mis la puce à l'oreille. Ça va vraiment être compliqué à adapter, tout sonne con. *La Grande Suisse, La Grande Suisse...*

Ah oui ? Tu devrais le lire, ajoute Kata, pour te faire une meilleure idée.

Je le lis, je l'ai trouvé en epub, pour l'instant, c'est super, dit la réceptionniste.

Vraiment ?! Alors, on doit se retrouver pour COMPARER NOS NOTES, Kata mord à l'hameçon. Avant que je parte, obligé.

Obligé, répond la réceptionniste.

Je suis là jusqu'à la fin de la semaine prochaine, lui mentionne Kata, au cas où tu ne le saurais pas.

Je sais jusqu'à quand tu es là, rétorque la réceptionniste, enterrant rapidement la potentielle réaction de Kata.

Vous auriez quelqu'un à l'hôtel pour me transcrire ce que j'ai traduit dans des cahiers et me le mettre sur une clé USB ? Ou l'imprimer, pour que je voie de quoi ça a l'air. Je n'ai pas pris mon ordinateur, demande Kata d'un ton implorant.

Oui. Laisse ça à la réception quand tu auras fini. Et s'il te plaît, entre-temps, profite un peu de ces cinq étoiles, ajoute la réceptionniste, embrassant le complexe hôtelier d'un geste du bras. Ça n'a aucun sens de faire juste des allers-retours entre ta chambre et la piscine.

Si je n'avais pas disparu, si j'étais encore là, pense Kata, absolument. Là, je dois d'abord organiser une petite *search party*. D'autre part, se dit-elle, je ne me souviens pas avoir jamais pu profiter des choses que je n'avais pas honnêtement gagnées. Mais ce n'est pas le sujet pour l'instant, allez, basta.

Cool, cool, ajoute Kata d'un ton acerbe, je vais réfléchir.

Réfléchis, dit la réceptionniste en commençant à ramasser ses affaires.

Tu pars ? demande Kata.

Crois-le ou non, des comme toi, j'en ai toute une ribambelle, réplique la réceptionniste en remettant la chaise à sa place.

Tu veux dire que je fais partie de ta fiche de poste, insiste Kata, qui n'en a pas eu assez.

Tu serais surprise, lui lance la réceptionniste d'un ton ambigu avant de partir. Elle refait rapidement son chignon, et resserre sa lavallière pile devant l'entrée de l'hôtel.

Ces départs ! Mon Dieu ! Kata se mord la lèvre inférieure. Elle en a vraiment fait son *truc*. Elle regarde son portable et voit à nouveau quelques messages de Suzy, ainsi que des dizaines d'autres dans les conversations en mode silencieux. Elle décide qu'elle va s'en occuper, mais pas maintenant. Elle sort de son sac d'été un bloc-notes auquel est accroché un

stylo, et y écrit quelques lignes pour la première fois depuis des mois. Il lui semble qu'elle commence en cet instant, à partir de rien, à discerner ses propres contours.

Comment une personne advient-elle ? Comment revient-elle à elle-même ? Peut-être comme advient une histoire. Un événement invraisemblable fait évoluer les choses. Le plus souvent, un héros, ici une héroïne, se lance dans un voyage réel et/ou symbolique. Au cours de ce voyage, elle rencontre des choses qui l'empêchent et l'aident, et cela peut varier en fonction de l'héroïne elle-même et d'autres gens et/ou circonstances. Là, déjà, dans les règles du récit, les genres commencent à se mélanger, et si l'héroïne a pour adversaire une météorite, alors, il s'agit d'une sorte de récit d'action, surtout si elle veut sauver ses proches (elle, elle se sauvera de bien d'autres manières, en général, dans les genres d'action, les plus actifs sont ceux qui sont en gros déjà morts à l'intérieurs, et qui de l'extérieur ressemblent à des dieux grecs, et là, je me demande accessoirement si cela conforte le stéréotype comme quoi les gens aux muscles lisses et bien dessinés sont considérés comme légèrement attardés ; question à débattre ultérieurement : comment faire travailler l'âme aussi dans les genres d'action ? ; qu'en est-il des gens gros ; food for thought !!!).

Si l'héroïne a pris la ferme décision de mettre fin à ses jours, alors, la météorite est un adjuvant (d'une manière étrange), et c'est une sorte de drame (anti)social, existentiel. Au cours de ce voyage, l'héroïne rencontre beaucoup d'obstacles, qu'elle surmonte soit seule, soit avec l'aide d'autrui ou le handicap d'autrui, principalement d'elle-même. Mais jamais, au grand jamais il ne se passera quoi que ce soit si l'héroïne ne voyage pas, si elle ne bouge pas, si elle ne fait pas l'expérience du monde et ne le voit pas. Le monde doit être vu. Et le monde, comme l'histoire, comme l'homme du reste, advient quand quelqu'un s'enthousiasme pour lui, quand quelqu'un fait preuve de curiosité envers lui et son potentiel (ça, ce n'est pas moi qui l'ai dit, mais j'en suis fermement convaincue).

L'écrivaine est assise et écrit, la nuit elle ferme les yeux et imagine, elle fait évoluer les choses, fait évoluer l'histoire, son héroïne, comme la Terre elle-même (r)évolue : en quête de lumière, du grand œil qui verra sa plus belle face, toujours illuminée. Et elle joue presque toujours contre les règles, car il leur arrive d'aveugler l'œil curieux, et pour lui, rien ne sera comme il l'avait imaginé s'il ne voit pas sa création, en l'occurrence le monde, en entier. Si l'écrivaine ne la circonscrit pas elle-même.

L'héroïne : moi. Mes adversaires : Suzy et Robi, mais juste en apparence, en réalité moi, mais en réalité les vrais, les vrais de vrais méchants et méchantes sont tout en fond avec leurs petites gueules impitoyables, juste histoire de ne pas gâcher ce wellness reality check. Ces deux-là sont juste débiles et égocentriques, mais ils ne sont pas méchants. J'adore être le dieu de mes créations ! Le voyage : découverte de l'argent, vacances d'été en hôtel de luxe, mais en réalité, mais en réalité, au fond, au-delà, avant tout, fuite de la ville, fuite de mon appartement, fuite de ma vie et métamorphose en souveraine des prairies de Dugopolje et du business des restaurants d'autoroute. Le voyage peut-il commencer par la fuite ? Oui, il le peut. Mais je ne veux pas être lâche, je ne veux pas aller en arrière, regarder en arrière, retourner en arrière ou tourner en rond. Est-ce que c'est pour ça que je me cache ? Je ferais peut-être mieux de me

bouger, comme l'a dit la réceptionniste, un peu plus loin que mon itinéraire standard chambre-piscine-chaise longue. Adjuvante : la réceptionniste. Et quelle adjuvante !

Ça fait des nuits que je ne dors pas à cause d'elle, et vraiment, je fais la razzia sur le minibar. Elle est sans cesse à ma porte, elle essaie d'entrer, mais je ne lui ouvre pas. Ensuite, elle comme moi finissons par nous souvenir qu'elle a ma clé, et la chose est inéluctable. Je dois t'avouer quelque chose ! C'est comme ça que je commence, comme une adolescente effrayée/terrifiée. Nous avons toutes les deux peur, principalement du cœur brisé et de la solitude, mais elle ne le laisse pas voir, même si elle se comporte comme moi : comme si nous allions faire l'expérience de l'un comme de l'autre pour la première fois. Soudain, le désir n'est pas là pour nous libérer, mais pour que la plus rapide, la plus adroite, la plus décidée pousse l'autre dans ce gouffre. C'est ainsi que nous nous jetons l'une sur l'autre, les dents dans les cuisses, les dents dans les tétons, les dents dans la douce peau du cou, les dents dans un récurage involontaire jusqu'à ce qu'un petit bout de réalité, par exemple l'odeur du vin sur les lèvres ou le goût de la cigarette, mon dieu, ses cheveux blonds qui grattent comme du crin et ses seins qui défient tellement la gravitation que la NASA les veut pour une étude de cas !!! paradoxalement, ils ne vous poussent pas dans le véritable gouffre – la réalité. Eh, c'est là que nous devenons vraiment folles ! Ou plutôt ordinaires, car nous sommes soudain curieuses. Je suis curieuse. D'abord, je veux inspirer par la bouche l'air de chaque centimètre de sa peau. Elle n'oppose pas de résistance, ce n'est pas dans sa fiche de poste. Ensuite, ma langue sur son visage, ma langue dans son cou, ma langue sur ses seins, ma langue sur son clitoris comme sur la dernière boule rhum-coco sur fond de cellophane instable, jusqu'à ce que je ne la retourne complètement en une convulsion des cuisses. Là, elle se montre impitoyable, j'ai le souffle coupé, now I die a hero ! Full journey. Full stop. (Hôtel S., 23/7/23, K.K.)

Salut Silvija, la réceptionniste s'adresse à elle d'une voix ferme. S'assied au bout de son lit. Kata serre la serviette dans laquelle elle s'est drapée en sortant de la douche. Ses cheveux lui gouttent encore sur l'épaule, lui coulent entre les seins.

Silvija ? s'étonne Kata.

Je t'ai apporté tes traductions transcrites, rétorque la réceptionniste. Et quelques pages de... Hum, je ne sais pas comment appeler ça, un journal intime ? Un journal des frustrations ? Des fantasmes ? Du soft-porn ? De la littérature lesbienne déguisée en théorie de la narration ?

Kata remarque les pages à côté de sa jupe, rangées dans une chemise avec une boucle métallique. Son ventre se tord un peu, son cerveau va trop vite, et par intervalles, il la gifle au visage à coups de boules rhum-coco. Des boules rhum-coco, non mais franchement ! Elle cligne presque instinctivement des yeux, mais ne bouge pas. Now, now I die ! se dit-elle.

Tu sais ce que je méprise le plus dans les histoires, poursuit la réceptionniste, c'est quand les personnages sont réduits à leur fiche de poste, leur nationalité ou une autre caractéristique à laquelle eux-mêmes ne se définiraient pas même au prix d'efforts surhumains. Trop de fonctionnalité, pas assez d'agentivité. C'est comme ça que tu dirais ?

Ahah, ok, oui, bredouille Kata.

C'est pour ça que je trouve que *La Grande Suisse* est un titre si con. Con. Je veux dire, bâclé, conclut-elle calmement. Tu peux être progressiste autant que tu veux, et pourtant... Tu te rattrapes à quelque chose de visible à l'œil nu.

Ouiiii, laisse échapper Kata en se crispant sur place.

Ma proposition, puisqu'on en est à comparer nos notes, haha, c'est *La Grande Helvète*, dit très sérieusement la réceptionniste. Imagine Flavia avec une lance, une couronne de fleurs, une cape, toute vêtue de blanc, qui fait cours, comme elle le dit elle-même, tu ne peux pas lui échapper.

Trop bien, s'enthousiasme Kata, sincèrement ravie. Son cœur lui perce la poitrine, mais elle ne bouge pas.

Tu n'as toujours pas l'intention de me demander mon nom, la réceptionniste change de sujet, sa RÉCEPTIONNISTE.

Si, bien sûr. Kata se penche légèrement vers elle en écarquillant les sourcils puis laisse échapper un faible filet d'air entre ses dents. Elle aimerait lui dire : Je le connais, il est écrit sur ton badge, toi aussi, tu sais que je m'appelle Silvija, mais...

Allez, fais ça dans les formes, la concierge ne lâche rien.

Je veux connaître ton prénom, Kata lève lascivement le menton et s'enhardit.

Lucija, répond-elle, la lumière de ta vie.

Lucija, répète Kata.

Non, non, maintenant, tu demandes : Et maintenant, Lucija, on fait quoi ?

Lucija se redresse en appuyant ses mains sur la couette moelleuse.

Je demande ? Kata se détend un peu, comprend comment l'histoire pourrait tourner.

Tu demandes, répond Lucija, et tu laisses un peu tomber cette serviette.

Alors, la curiosité submerge Kata et le tissu éponge s'ouvre sur elle.

Ensuite, je te réponds, Lucija tire sur sa lavallière, maintenant, on va faire tout ce qui n'est pas dans ma fiche de poste.

Non, now, now I die a hero. Full journey. Full stop.